



HAL
open science

Nécropolis byzantine IVe-VIIe siècles

Jean Gascoü

► **To cite this version:**

Jean Gascoü. Nécropolis byzantine IVe-VIIe siècles. *Études alexandrines*, 2002, 7, p. 653-658. halshs-00001457

HAL Id: halshs-00001457

<https://shs.hal.science/halshs-00001457>

Submitted on 15 Apr 2004

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Études alexandrines 7 – 2003

Directeur de la collection: Jean-Yves EMPEREUR

Nécropolis 2

Volume 2

édité par

Jean-Yves EMPEREUR

Marie-Dominique NENNA

EXTRAIT



INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

Nécropolis byzantine

IV^e-VII^e siècles

L'OUEST d'Alexandrie est décrit par Strabon comme un « faubourg », *proasteion*, voué aux inhumations, aux cultes et aux métiers funéraires, méritant à ce titre le nom de Nécropolis¹.

Nous entendons généralement par « faubourg », les approches immédiates d'une ville, mais l'acception antique du vocable de *proasteion* était beaucoup plus large que la nôtre : ainsi la nécropole et site monastique arsinoïte de Nabla (ou Labla), dans le *gebel* de la pyramide de Hawara, faisait partie des *proasteia* de la cité², située pourtant à environ 8 km à l'ouest. Canope même, situé à au moins douze milles à l'est d'Alexandrie, était considéré comme un *proasteion*³. De ce fait, encore qu'il soit généralement admis que les quartiers alexandrins modernes de Gabbari, Mafrousa et Wardian aient quelque chance de coïncider avec la Nécropolis de Strabon, nous ne pouvons nous prononcer clairement sur l'étendue et les limites du « *proasteion* » occidental alexandrin, en particulier vers l'ouest jusqu'à al-Maks. Du côté de l'est, il n'y a pas de discontinuité archéologique entre Gabbari, Minet el-Bassal et tout le sud-ouest jusqu'à Kôm el-Chougafa⁴. On ne peut séparer ces quartiers de la Nécropolis.

Il n'est pas aisé de suivre avec détail l'histoire de cette banlieue entre le IV^e et le VII^e siècle. Toutefois, quelques observations archéologiques souvent anciennes, mal faites et confondant les époques, de même qu'un petit nombre d'inscriptions ou graffites grecs⁵, dépourvus de dates ou de critères précis de datation, suggéraient déjà que notre *proasteion* est resté essentiellement une nécropole. Les fouilles du Cea avec les deux

¹ Strabon, *Géog.*, XVII, 1, 10. Pour le dossier textuel de la Nécropolis, voir A. CALDERINI, *Dizionario dei nomi geografici e topografici dell'Egitto greco-romano* I/1, Milan, 1935, p. 132 (ci-après CALDERINI).

² Voir J. GASCOU, « Nabla/Labla », *CdE* 65, 1990, p. 114.

³ Voir *Acta Conciliorum Oecumenicorum*, Chalch., II, 1, p. 217.

⁴ Voir la synthèse des données archéologiques opérée par B. TKACZOW, *Topography of Ancient Alexandria (an*

Archaeological Map), Varsovie, 1993, p. 52-76 et particulièrement la remarque de la p. 56 sur les rapports entre la nécropole de Gabbari et les sites funéraires de Minet el-Bassal et de Kôm el-Chougafa.

⁵ Rien de copte, il faut le remarquer : Alexandrie est restée à notre époque, et malgré le schisme, une ville exclusivement hellénophone.

rapports publiés confirment ce point⁶. À l'époque envisagée, certaines tombes antiques devaient être abandonnées et ouvertes à tous les vents. Je ne m'explique pas autrement du moins la découverte à Gabbari et à Minet el-Bassal d'inscriptions byzantines purement séculières⁷. Même s'ils sont le plus souvent insuffisamment relevés, des programmes funéraires chrétiens sont attestés, imitant parfois le type des hypogées à *loculi* antérieurs. On a noté une «chapelle» décorée à Karmuz⁸. Certaines inhumations chrétiennes semblent avoir tiré parti d'hypogées préexistants au prix de réaménagements légers, ainsi des niches redécorées⁹, des passages reliant des structures anciennement séparées. Ces remplois ont dû intervenir à une époque avancée et après une phase d'abandon. Parmi les textes chrétiens de la nécropole¹⁰, certains sont de simples épitaphes, commémorant des défunts nommément désignés, alors que d'autres affirment, à des fins prophylactiques ou apotropaïques et sous forme d'acclamations ou de citations scripturaires, certains articles de la foi¹¹. Il m'est difficile ici de m'inscrire dans les controverses sur la date et la signification religieuse du décor de la tombe n° 3 de Wardian/Mafrousa¹², mais il faut rappeler que plusieurs spécialistes y reconnaissent, à proximité de la célèbre peinture de la sakieh, et de la représentation d'un *Ba* pharaonisant, une figure du Bon Pasteur, et une autre de Jonas, thème sotériologique déjà attesté à la haute époque chrétienne à Bagawat. Si ces interprétations se confirmaient, la tombe 3 de Wardian/Mafrousa nous donnerait une attestation particulièrement ancienne du christianisme à la Nécropolis, d'un christianisme ne s'affichant qu'allusivement et en mettant en œuvre une iconographie d'origine tout à fait traditionnelle¹³. Quoi qu'il en soit, les marques de christianisme se feront par la suite plus explicites, plus exclusives et surtout plus précises, les données archéologiques et épigraphiques étant complétées par des sources littéraires. À l'extrême fin de notre période, selon le dossier hagiographique de l'évêque Pierre I^{er} (300/311), les

⁶ Voir, outre le présent volume, *Nécropolis 1*, avec ses parties consacrées à la céramique et aux inscriptions tardives.

⁷ Je pense ici au texte obscène (et difficile) de Gabbari repris dans G. LEFEVRE, *Recueil des inscriptions grecques-chrétiennes d'Égypte*, Le Caire, 1907 (ci-après LEF.), n° 30 qui paraît contenir une ou deux allusions au monde du spectacle, ainsi la célébration d'un certain Théodoros, jugé invincible (l. 4-7). Le terme obscur de πανίτας, l. 2, pourrait être rapproché du mot μικροπανίτης qui dénote un grade des factions du cirque (A. CAMERON, *Circus Factions*, Oxford, 1976, p. 12). Noter d'autre part dans LEF. 37 (Minet el-Bassal), une célébration du cocher des Bleus Eutokios, personnage qui se retrouve dans une inscription de Kôm el-Dikka (SEG 31 1484; voir Z. BORKOWSKI, *Inscriptions des factions à Alexandrie*, Varsovie, 1981, p. 87, n. 25).

⁸ Voir DACL I, 1, col. 1125-1145.

⁹ Voir par exemple M. SABOTKA, «Ausgrabungen in der West-Necropole Alexandrias (Gabbari)», in *Das römisch-byzantinische Ägypten*, Mayence, 1983, p. 195-203 et planche 43 (cf. p. 202-203).

¹⁰ L'essentiel est dans LEF. nos 15-39. Toutefois, les nos 34 à 37 sont visiblement antérieurs à l'époque chrétienne. Voir aussi la note suivante ainsi que *Nécropolis 1*, p. 236 et l'article de H. Heinen dans ce volume.

¹¹ Voir H. HEINEN, «Eine neue alexandrinische Inschrift und die mittelalterlichen laudes regiae», *Romanitas-Christianitas*, Berlin - New York, 1982, p. 675-701 (SEG 32 1573). On ne sait si ces formules sont expressément destinées à garantir le salut des défunts ou à conjurer les influences païennes rémanentes.

¹² TKACZOW, p. 54. Pour l'état présent du débat, voir A.-M. GUIMIER-SORBETS et M. SEIF EL-DIN, «Les deux tombes de Perséphone dans la nécropole de Kôm el-Chougafa à Alexandrie», *BCH* 121, 1997, p. 355-410, sp. p. 402-406. Ces deux auteurs rejettent une interprétation chrétienne.

¹³ Cette interprétation est essentiellement défendue par M. RODZIEWICZ, «Painted Narrative Cycle from Hypogeum n° 3 in Wardian, Alexandria», *Alexandrian Studies in Memoriam Daoud Abdu Daoud*, BSAA 45, 1993, p. 281-290.

Acta Petri, l'Ouest alexandrin toujours désigné par le terme de *proasteion* est le site du tombeau de ce pontife, mais aussi de tombeaux antérieurs qui passaient pour avoir été bâtis par Pierre lui-même pour les martyrs. Cependant, le terme de Nécropolis n'a plus cours et, pour désigner les tombeaux, les *Acta* emploient le terme de *koimètèrion* qui est strictement chrétien.

Sur l'Ouest alexandrin, l'hagiographie locale livre encore des renseignements toponymiques que l'Antiquité ne nous avait pas transmis et sur lesquels je reviendrai. Ces sources illustrent aussi des fonctions nouvelles de l'antique nécropole, en partie dérivées de la précédente, le culte des reliques et, plus marginalement, la vie monastique. Ce genre d'évolution est classique en Égypte¹⁴.

Culte des reliques, autant dire celui de Pierre I^{er}. Exécuté en 311, cet évêque est particulièrement vénéré par l'église d'Égypte, en tant que dernier de ses martyrs et, à une époque troublée localement par les schismes mélitien et arien, parangon de l'orthodoxie¹⁵.

Quand et comment ce culte funéraire s'est-il mis en place? Sur ces questions, les diverses versions des *Acta Petri*, sont confuses, contradictoires et largement rétrospectives. En particulier, tout ce qui dans les *Acta* concerne le supplice et les funérailles du saint a été ajouté tardivement à une narration originelle plus sobre. Car nous savons, par l'*Histoire des Patriarches*, qu'il a existé une passion «courte» de Pierre (connue indirectement par une relation latine) qui plaçait son exécution dans sa prison et ne disait rien sur le sort de ses reliques¹⁶. Peut-être l'autorité romaine, pour préserver l'ordre public, fit-elle disparaître le corps du pontife. Dans ce cas, la passion courte aurait enregistré un fait historique. Mais je croirais plus volontiers que cet écrit a été rédigé à une époque où les martyrs étaient certes honorés, mais sans que ces honneurs aillent jusqu'à la vénération de leurs restes, ni jusqu'à la croyance en leur vertu miraculeuse. Pendant toute la période qui suivit la paix de l'Église, l'Église d'Égypte n'encouragea pas ces pratiques. Nous n'en avons d'ailleurs pas d'attestation authentique à Alexandrie avant l'extrême fin du IV^e siècle et seulement pour Jean-Baptiste et pour saint Marc. Leur floruit et, corrélativement, la multiplication des *martyria* alexandrins sont beaucoup plus tardifs.

Il est donc probable que pendant tout le IV^e siècle, la mémoire de Pierre ne fut liée à aucun endroit précis, ou du moins exclusif de la ville, et en tout cas pas immédiatement au secteur de Gabbari comme on le suppose parfois¹⁷.

¹⁴ Voir P.Sorb. II 69, p. 60 (sur le cas de Tuna el-Gebel).

¹⁵ Pour l'arianisme, cette appréciation de Pierre est quelque peu rétrospective. Du temps de cet évêque, Arius n'avait pas véritablement jeté le masque. Mais les anti-ariens enrôlèrent Pierre dans leur camp à titre posthume, en lui attribuant une sorte de prescience de la malfeasance d'Arius.

¹⁶ *Patrologia Orientalis* 1, p. 396.

¹⁷ L'attestation d'un *κοιμητήριον τοῦ ἁγίου Πέτρου τοῦ ἐπισκόπου καὶ μάρτυρος* donnée pour le milieu de ce siècle par des biographies tardives d'Athanase, en particulier sa vie métaphrastisque (PG 25, p. ccxxxviii), n'est pas

authentique. Elle est en effet ajoutée à une relation d'Athanase lui-même qui ne parle que d'un *κοιμητήριον* sans autre détermination (Apologie pour sa fuite, SZYMUSIAK, p. 139). De même, il n'y a pas lieu de rapporter à notre mausolée la célébration de la fête de Pierre par l'évêque Alexandre relatée par Rufin, *Hist. eccl.* I, 15 et Sozomène, *Hist. eccl.* II, 17, 6. Il s'agit d'une fable tardive sur les origines de la vocation épiscopale d'Athanase ne comportant (malgré ce qu'on trouve chez plusieurs spécialistes) aucune précision sur le lieu de cette célébration et ne prouvant pas que le *martyrium* existait à cette époque.

Lorsque s'atténuèrent les objections de l'Église d'Égypte à l'encontre de ces dévotions, les chrétiens d'Alexandrie ne se contentèrent plus de la passion courte. Frustrés du corps de l'illustre pontife, ils voulurent le retrouver. Comme on le fit dans d'autres cités de l'Empire, ils le recherchèrent dans les anciens cimetières d'Alexandrie. Sans doute, il n'était pas toujours aisé de distinguer les morts païens des morts chrétiens, mais qu'importe : l'hagiographie alexandrine, quand elle évoque les grandes nécropoles de l'ouest et de l'est, autour des mausolées de saint Pierre et de saint Marc, y voit les lieux désignés pour les tombes des « justes » et des « martyrs »¹⁸. Cette oblitération du passé païen est très notable. Elle a fait du dégât dans l'historiographie moderne, puisque c'est sur la base de cette vision anachronique que beaucoup de spécialistes estiment que nos cimetières (et en particulier celui de l'ouest) servirent de lieux de repos pour les martyrs du temps des persécutions et aussi de lieux de réunion pour les fidèles¹⁹.

Après le IV^e siècle, s'établit donc dans notre *proasteion*, peut-être sur le site d'un ancien tombeau²⁰, le culte d'un certain Petros. À ce qu'il semble, il n'y eut pas tout de suite unanimité sur sa personnalité. Les diverses versions prémétaphrastiques et métaphrastiques de la vie de sainte Théodora d'Alexandrie, qui relatent des événements rapportés au règne de l'empereur Zénon (476/491), mentionnent son mausolée (le contexte ne laisse du moins aucun doute sur sa localisation à l'ouest de la ville), soit sous l'invocation de « saint Pierre » sans autre précision, soit, ce qui est bien révélateur des hésitations des dévots de l'époque, sous celle de « Pierre l'apôtre »²¹. De leur côté, les *Acta Petri*, non seulement attribuent expressément le monument à notre évêque, mais ont même pour dessein d'imposer cette localisation, car les *Acta*, comme j'ai essayé de le montrer ailleurs, s'en prennent sourdement à d'autres traditions plaçant la tombe de l'évêque au cimetière de l'est, non loin du *martyrium* de saint Marc, ou encore dans l'église dite « Théonas », monument dont l'emplacement est inconnu mais qui, vu sa proximité du Dromos, a quelque chance de s'être élevé vers le Broucheion, quartier périphérique généralement situé au nord-est²².

¹⁸ *Acta Petri* latins (PG 18) : « coeperunt (...) fideles ad martyrum memorias catervatim currere, et ad Christi laudem coetum congregare (col. 455-456); ob martyrum coemeteria (col. 464) »; voir aussi, sur le cimetière de l'est (les « Boukolou »), une homélie copte pseudépigraphe de saint Athanase publiée par L. TH. LEFORT, « L'homélie de S. Athanase des papyrus de Turin », *Le Muséon* 71, 1958, p. 229 (texte p. 39).

¹⁹ Ainsi, A. MARTIN, *Athanase d'Alexandrie et l'église d'Égypte au IV^e siècle*, Rome, 1996, p. 152. La chose est naturellement possible, mais, en toute rigueur, non prouvée à moins de surinterprétation des données épigraphiques locales (ainsi LEF. 36).

²⁰ On peut invoquer ici ce qu'on sait des origines de la « memoria » de saint Ménas, apparemment un ancien tombeau païen (P. GROSSMANN, *Abu Mina, a Guide to the Ancient Pilgrimage Center*, Le Caire, 1986, p. 16).

²¹ Vie de Théodora (WESSELY), p. 30 (Ms par. 1454) (ἐπὶ τῆν ὁδὸν τοῦ μαρτυρίου Πέτρου τοῦ ἀποστόλου) et de même chez le Métaphraste (PG 115, col. 672 D, où CALDERINI, p. 176, lit à tort ἐπισκόπου, alors que le texte porte en fait ἀποστόλου). Noter qu'à l'époque chrétienne avancée, l'apôtre Pierre n'est que faiblement vénéré à Alexandrie, et seulement en association avec saint Paul.

²² J. GASCOU, « Les églises d'Alexandrie : questions de méthode », *Alexandrie médiévale* 1, *EtudAlex* 3, 1998, p. 36-42 (ci-après GASCOU).

En somme, il semble que pendant la période de la «chasse aux reliques», la mémoire et le lieu d'inhumation du corps de Pierre I^{er} firent l'objet de contentions entre divers quartiers d'Alexandrie jusqu'à ce que s'accrédite définitivement, vers la fin du VI^e ou le début du VII^e siècle, sous la garantie des *Acta Petri* longs et peut-être au détriment d'un culte antérieur de l'apôtre Pierre, la cause du mausolée de l'ouest.

Il n'est pas aisé de rendre compte de cette stabilisation culturelle. Peut-être les autorités religieuses de la ville voulurent-elle réaliser une sorte de symétrie symbolique entre l'est, voué à saint Marc, qui est aussi le premier martyr de l'église d'Égypte, et l'ouest, placé sous le patronage de Pierre, dernier martyr de l'église d'Égypte. S'il y a d'autres raisons, elles m'échappent.

Où était exactement ce monument²³? Selon les *Acta Petri* longs, Pierre fut exécuté au cimetière de l'est (les «*ta Boukolou*»), près du tombeau de saint Marc, au bord de la mer. Son corps fut ensuite enlevé en bateau. Le trajet nous fait passer derrière Pharos, puis arriver à Leucade. De là, le convoi se rend au tombeau²⁴. Leucade n'est pas située, mais on retire des *Acta* l'impression que c'était une sorte de débarcadère, l'itinéraire ayant ensuite emprunté la voie de terre. Le tombeau de Pierre était donc bien sur la *taenia* alexandrine, assez étroite ici, mais il ne semble pas qu'il ait eu une position strictement littorale²⁵. Un passage de la Chronique de Jean de Nikiou parle d'une église de saint Pierre qui serait en face de celle des saints Côme et Damien. L'emplacement du dernier monument, à l'est de l'hippodrome, est connu, ce qui nous renverrait plutôt qu'à Gabbari, à la partie sud-ouest du faubourg²⁶. Seules des investigations archéologiques pourraient trancher.

Jalonnée par des miracles sur lesquels l'hagiographie locale est fort peu explicite²⁷, l'histoire du mausolée de saint Pierre se poursuit jusqu'après la conquête arabe. Il est cependant tenu comme disparu par le Synaxaire²⁸.

Dans ces approches occidentales d'Alexandrie, la vie monastique n'est attestée que vers la fin du VI^e siècle, alors que fleurissaient déjà depuis longtemps les grands établissements de la *taenia* alexandrine (notamment le *Pempton* et l'*Enaton*). Les sites en cause sont la *diabathra* de saint Pierre et le *Lithazomenon*. Le premier toponyme, qui contient

²³ Dans les sources grecques et coptes, il est appelé indifféremment *koimèterion* («tombeau»), ou *euktèrion* («oratoire») ou encore *martyrium*. L'emploi d'*ecclesia* dans les *Acta Petri* latins est tendancieux et vise à provoquer une confusion avec l'église de Théonas (GASCOU, p. 39-40).

²⁴ Voir P. DEVOS, «Une Passion grecque inédite de saint Pierre d'Alexandrie et sa traduction par Anastase le Bibliothécaire», AB 83, 1965, p. 157-187, sp. p. 175 (ci-après DEVOS).

²⁵ Malgré ce qui est dit dans GASCOU, p. 40, tant est pesant le joug des idées reçues.

²⁶ ZOTENBERG, p. 330. La valeur historique de ce passage de la Chronique est problématique, puisqu'on y trouve aussi

une allusion mystérieuse à la «ville de Sérapis» et à son temple. D'autre part, selon la Chronique, l'église des saints Côme et Damien était en fait une ancienne église d'Honorius bâtie par l'évêque Théophile. Nous sommes ici dans la confusion, l'église des saints Côme et Damien ayant été en fait bâtie sous Justinien par les Coptes, dépouillés de leurs lieux de culte par l'empereur. On a l'impression que le chroniqueur s'attache à reporter l'origine du monument à une époque antérieure au schisme pour donner plus de légitimité à son église.

²⁷ DEVOS, p. 177: ἐν ᾧ (sc. le tombeau) καὶ πολλὰ σημεῖα γηγόνασιν, ἀλλὰ καὶ ἕως τοῦ νῦν ἀεννάως ἐπιτελοῦνται.

²⁸ *Patrologia Orientalis* 11, p. 758-759.

visiblement une allusion au mausolée de Pierre I^{er}, peut se rapporter à des degrés ou à un pont²⁹, le second désignant sans doute un terrain rocailleux, comme on en observait au XIX^e siècle encore autour de la ville.

Leurs mentions les plus anciennes, qui ne comportent pas d'allusion au monachisme, se trouvent dans la vie copte de Longin, higoumène de l'*Enaton* vers le milieu du V^e siècle³⁰. Cet écrit, qui peut remonter à un original grec de la fin du V^e ou du début du VI^e siècle, ne laisse aucun doute sur la position du *Lithazomenon*: c'est en effet « au *Lithazomenon* hors de la ville », que se rencontrèrent les moines de l'*Enaton*, qui se rendaient à Alexandrie (donc en se dirigeant vers l'est) et un gouverneur envoyé pour les châtier par l'empereur Marcien³¹. Quant à la *diabathra* de saint Pierre, la vie de Longin rapporte qu'en ce lieu s'opéra un miracle de notre higoumène mettant en cause un nauclère et un malheureux accablé par ses dettes³². Alors que le nauclère venait de l'*Enaton*, le désespéré, précise l'écrit copte, se dépêchait de quitter la ville. Ce détail pourrait amener à rechercher la *diabathra* non loin du *Lithazomenon*, mais soit *intramuros*, soit à proximité immédiate des murs. Si la *diabathra* était bien un pont, il serait tentant d'y reconnaître un ouvrage franchissant, en direction du mausolée de saint Pierre, le canal qui reliait le port occidental au lac Mariout.

La *diabathra* de saint Pierre et le *Lithazomenon* réapparaissent vers la fin du VI^e siècle dans le *Pré spirituel* de Jean Moschos, cette fois avec des attestations positives du monachisme. Moschos fait état à la *diabathra* d'un monastère où s'était retiré le soldat Ioannès. La vie de ce saint homme se partageait curieusement d'une part entre l'ascèse et la vannerie (occupation bien monastique en effet) et la caserne de l'autre³³. Quant au *Lithazomenon*, l'auteur du *Pré spirituel* rapporte y avoir visité, en compagnie de saint Sophrone, le moine thessalonicien Abba Palladios, ajoutant plus loin qu'il a connu à Alexandrie le pieux lecteur syrien Zoïlos, calligraphe de profession qui, plus tard, fut inhumé au *Lithazomenon*, au monastère du même Abba Palladios³⁴. On a encore une sorte de paralipomène du *Pré spirituel* concernant un Abba Paulos, moine de notre établissement, qui expia dans l'ascétisme le péché d'avoir marié une fille qu'il avait d'abord vouée à la vie religieuse³⁵.

Fort anecdotiques, ces données n'autorisent pas à poser une idée générale de ce monachisme « nécropolite ».

L'auteur exprime enfin ses remerciements à M^{me} M.-D. Nenna pour son aide.

²⁹ Nous avons de même, d'après la vie de saint Spyridon (VAN DEN VEN), p. 81-82, une *diabathra* du *Dromos* (quartier alexandrin périphérique situé à proximité du Broucheion). L'éditeur traduit « pont ». Toutefois, l'équivalence toponomastique donnée récemment par le texte alexandrin P.Oxy. LXIII 4395 entre *Dromos* et *Pente Klimakia*, les « cinq degrés » (éd., n. 32), pourrait suggérer de traduire *diabathra* par « escalier » ou « degrés ».

³⁰ Voir sur les deux toponymes discutés J. DRESCHER, « Topographical Notes for Alexandria and District », BSAA 38, 1949, p. 13-15.

³¹ Vie de Longin (ORLANDI), p. 82/83.

³² Vie de Longin (ORLANDI), p. 78/79.

³³ PG 87, 3, col. 2925.

³⁴ *Ibid.*, col. 2920 et 3037.

³⁵ L. CLUGNET, « Vies et récits d'anachorètes », ROC 10, 1905, p. 51-52.